Vincentiana, Avril-Juin 2010

Bertrand Ducournau

par Robert P. Maloney, C.M.[1]

avec la collaboration de Justin Blanc et Rubén Villarreal

Qui, entre tous, a le mieux connu Vincent de Paul ? Pour la plupart, j'imagine, Louise de Marillac, la co-fondatrice des Filles de la Charité, arriverait en tête de liste, elle qui a si étroitement collaboré avec Vincent pendant une trentaine d'années et échangé des centaines, peut-être même des milliers de notes et de lettres. D'autres pourraient proposer Antoine Portail, puisqu'il a été l'un des premiers membres de la Congrégation de la Mission, en plus d'être souvent le second en charge et l'émissaire de Vincent auprès des Filles de la Charité, demeurant aux côtés du fondateur jusqu'en 1660, où il est mort peu de temps avant Vincent.

Permettez-moi de suggérer, cependant, que la personne qui l'a le mieux connu est le frère Bertrand Ducournau. De fait, Bertrand Ducournau et Louis Robineau ont été les secrétaires de Vincent, de 1645 et 1647 respectivement jusqu'à sa mort. Nous devons à ces deux frères une large partie de la tradition orale et écrite que nous possédons sur saint Vincent. Les documents dont Abelly, le premier biographe de saint Vincent, s'est servi pour écrire son œuvre ont été préparés par eux. Abelly ne connaissait pas saint Vincent aussi intimement que les deux frères et il lui manquait certainement cette familiarité avec ses lettres et entretiens ; à l'évidence, la majeure partie de la biographie émane d'eux.

Vincent consultait souvent Ducournau et Robineau pour s'informer et demander conseil. Le frère Ducournau accompagnait saint Vincent dans ses voyages, notamment durant sa tournée de six mois dans l'ouest de la France en 1649. Le propre biographe de Ducournau s'exprime ainsi : « M. Vincent l'aimait, l'estimait et le chérissait »[2].

---

[1] Je suis très reconnaissant envers Justin Blanc pour sa recherche et l'ébauche de cet article et à Ruben Villareal qui a trouvé et traduit les textes français. Tout en acceptant la responsabilité du produit final, je reconnais avec beaucoup d'appréciation leur contribution significative. Sans leur aide, je n'aurais pu le publier.

[2] *Notices sur les prêtres, clercs et frères défunts de la Congrégation de la Mission*, 1ère Série, Compagnons de Saint Vincent, Tome 1er, Paris, Pillet et

Vincent regrette beaucoup l'absence de Ducournau lorsqu'il est malade[3] et, dans ses lettres, il demande alors de prier pour lui. À cette époque, comme il n'y avait pas de « séparation » des prêtres et des frères, le frère Robineau habitait la porte voisine de saint Vincent et Ducournau était tout près. Stratégiquement situés et ayant des contacts quotidiens avec Vincent, ils prenaient note de tout ce qu'ils voyaient et entendaient. M. Alméras, successeur de Vincent, demanda que leurs souvenirs soient rassemblés en un manuscrit intitulé *Remarques*, lequel fut enfin publié par André Dodin[4] en 1991. Fait intéressant, les meilleurs documents soumis au Saint-Siège au procès de canonisation de Vincent, furent écrits par un autre proche collaborateur de Ducournau au secrétariat, le frère Pierre Chollier, qui succéda à Ducournau comme secrétaire pour d'autres Supérieurs généraux et l'auteur de la notice biographique publiée au décès de Bertrand.

Puisque les frères Ducournau et Robineau furent les proches compagnons et secrétaires de saint Vincent pendant les dix dernières années et demie de sa vie, nous pourrions nous interroger sur leur façon de fonctionner dans leur rôle de secrétaires. La réponse à cette question est complexe. Parfois, sans doute, écrivaient-ils simplement ce que saint Vincent dictait. Mais en poussant plus loin le questionnement, nous pourrions supposer qu'en d'autres occasions, Vincent disait simplement : « Frère, veuillez répondre affirmativement au père Blatiron, remerciez-le pour toutes les nouvelles qu'il a envoyées et donnez-lui un peu d'information sur ce qui s'est passé ici depuis quelques jours ». Pour certaines lettres, c'est presque sûrement le cas. Dans les dernières années de Vincent, lui lisaient-ils la correspondance à mesure qu'elle arrivait ? Il semble clair qu'ils le faisaient. Rédigeaient-ils ensuite une réponse qu'ils lui apportaient pour signer ? En d'autres mots, étaient-ils si accordés à sa pensée qu'ils n'avaient qu'à écrire les lettres de Vincent et à les lui faire signer ? Il semble que ce soit le cas. De fait, Ducournau lui-même écrivait occasionnellement à Louise de Marillac[5] et à d'autres[6], leur envoyant les messages et l'information de Vincent.

Dumoulin, 1881, p. 433. Cette longue biographie fut écrite par le frère Pierre Chollier.

[3] Cf. SV V, 177, 181, 183, 206, 219 ; VIII, 185.

[4] André Dodin, *Monsieur Vincent, Raconté par son secrétaire : Remarques sur les actes et paroles de feu Monsieur Vincent de Paul, notre Très Honoré Père et Fondateur* (Paris : O.E.I.L., 1991). Dans son introduction, Dodin fournit quelques données biographiques sur Ducournau et Robineau. Il souligne que beaucoup de documents de son livre ont été rassemblés par Robineau.

[5] Cf. SV V, 645, « Appendices », lettre du 29 novembre 1655 ; cf. également, SV VI, 641 ; VII 628, 629.

[6] Cf. SV VIII, 513.

Étant donné le rôle important de Ducournau, je souhaite offrir, dans cet article, une brève description de la vie, de la contribution et du caractère de ce remarquable frère, qui a été le plus proche collaborateur du fondateur dans ses dernières années[7].

Ses origines

Bertrand Ducournau parlait avec le même accent que Vincent de Paul. Un Gascon comme Vincent, venant d'Amou, à proximité du lieu de naissance du fondateur, où il est né en 1614. Le plus jeune enfant d'une famille pauvre, fils de parents illettrés, il apprend à lire et écrire à l'âge de six ans, lorsque son père le mène aux études chez un professeur de Paris venu récemment dans la région pour fonder une école. Cette première chance d'être éduqué est une étape providentielle pour le jeune Gascon. De sa propre initiative, Bertrand commence à apprendre les mathématiques et se montre un élève doué et plein de ressources. Les intentions originales du père pour le garçon étaient de l'instruire afin d'aider aux affaires familiales, mais la rumeur de l'intelligence de Bertrand et de sa belle écriture se répand rapidement dans les environs, si bien qu'à l'âge de 10 ou 11 ans, il effectue des tâches importantes de secrétariat pour son maître et pour d'autres gens de la région.

Après la mort de son père, Bertrand, âgé de 15 ans, se retrouve avec un maigre héritage ; tôt, cependant, il attire l'attention d'un notaire et commence à gagner convenablement sa vie, progressant rapidement. Trois mois plus tard, son employeur réalise qu'il n'a pas assez de travail pour occuper le jeune homme. Le notaire présente Bertrand à un ami à Bayonne, et peu après il obtient un travail de secrétaire pour l'une des plus importantes familles de la ville. S'il manquait de travail dans son emploi précédent, son nouvel employeur se montre plutôt exigeant et difficile à plaire. Quoiqu'il en soit, Bertrand le servira pendant trois ans, étant à toutes fins utiles maître de la maison. Lorsque son employeur décède, Ducournau est sollicité par de nombreuses autres familles de Bayonne. Malgré ces

---

[7] Il y a une information biographique considérable concernant Bertrand Ducournau. La plus importante est peut-être le long compte rendu sur sa vie et sa mort écrit par le frère Pierre Chollier et plus tard publié dans les *Notices sur les prêtres, clercs et frères défunts de la Congrégation de la Mission*, 1ère Série, Compagnons de Saint Vincent, Tome 1er, Paris, Pillet et Dumoulin, 1881, pp. 377-451. On peut aussi trouver une abondante information dans le livre de Pierre Coste, *La Congrégation de la Mission* (Paris : Librairie Lecoffre, 1927), chapitre V sur « Les Frères Coadjuteurs », 115 ss., et dans l'article de Stafford Poole, « Brother Bertrand Ducournau », *Vincentian Heritage VI* (#2, 1985), 247-256, qui offre une présentation claire et brève sur la vie de Ducournau, laquelle fut très aidante dans la préparation de cet article.

demandes, il demeure avec la famille de son ancien employeur et continue à travailler pour elle six autres années.

Par la suite, l'évêque de Bayonne, François Fouquet, remarquant les talents d'écriture de Bertrand, l'engage et l'amène au palais épiscopal, mais Ducournau est vite désillusionné parce qu'il se retrouve plutôt « gérant d'hôtel ». Il quitte ce travail un an plus tard, mais cette période de service chez l'évêque lui apporte des contacts utiles. C'est grâce à Fouquet que Ducournau rencontre des prêtres membres des Conférences du mardi de Vincent de Paul, incluant Louis Abelly, avec qui il collaborera à la première biographie de saint Vincent.

Les six années suivantes, sa vie subit quelques turbulences. Il songe à se marier et il signe même une promesse de mariage formelle à une jeune femme ; mais en dépit de la pression de la mère de la jeune fille, il remet constamment le mariage à plus tard. Ayant reçu une offre raisonnable de travail à Paris, il l'accepte et s'enfuit. Pendant son séjour dans la ville, il fait la connaissance de Jean Duvergier de Hauranne, le célèbre « abbé de Saint-Cyran » un ami de Vincent et bientôt le centre de controverses pour ses tendances jansénistes. L'abbé a beaucoup d'estime pour Bertrand et l'aide à trouver un travail de secrétaire pour Urbain de Maillé, maréchal de Brezé, qui vient tout juste d'être assigné comme représentant du roi de France en Catalogne, à ce moment-là sous le contrôle français. Ducournau l'accompagne. À leur arrivée en Catalogne, les conditions politiques changent subitement et ils retournent à Montpellier.

Pendant un voyage avec son employeur dans le Languedoc, il va un jour se confesser à un Récollet qui l'incite à changer radicalement de vie et à se consacrer au service de Dieu dans une vocation religieuse. Il est stupéfait. Il soulève la question de sa promesse de mariage, mais le prêtre lui répond simplement : « C'était jadis. Ce que Dieu veut de vous maintenant, c'est de donner votre vie pour lui ». Ducournau commence à prier à cette intention et décide de demander conseil à Saint-Cyran. En retournant à Paris, toutefois, il apprend la mort de Saint-Cyran, moment qu'il a plus tard considéré providentiel puisque Saint-Cyran l'aurait éloigné de la Congrégation de la Mission. Ducournau consulte alors un théologien, qui appuie les dires du Récollet et lui conseille de ne pas se laisser détourner en raison de la promesse de mariage qu'il avait signée. Il l'encourage à joindre une nouvelle communauté qui n'a pas encore perdu sa ferveur. Non convaincu, Ducournau consulte un autre théologien qui réaffirme les propos des précédents.

Un jeune ami lui suggère de faire une retraite à Saint-Lazare et lui offre de l'accompagner. Le jour convenu, l'ami ne se présente pas, et Ducournau s'y rend seul. Durant la retraite, il demande au prêtre qui le dirige si la Congrégation de la Mission accepte des laïcs souhaitant

quitter le monde et servir Dieu. Le prêtre lui répond que la Congrégation reçoit de tels hommes si les supérieurs les jugent aptes. Il promet d'en parler au fondateur, Vincent de Paul. Vincent rencontre Ducournau et accepte de le recevoir dans la communauté. Bertrand est alors un petit jeune homme de 30 ans lorsqu'il rencontre le fondateur âgé de 63 ans.

De retour à son travail, il raconte toute l'histoire à son employeur. Celui-ci l'encourage, mais lui demande de rester encore quelque temps, afin de conclure diverses affaires. Ducournau retourne voir Vincent et lui demande ce qu'il en pense. Vincent, en retraite à ce moment-là, lui donne cette réponse évangélique par M. Alméras : « Laisse les morts enterrer leurs morts » (Mt 8, 22 ; Lc 9, 59). Ducournau retourne à la maison, fait ses bagages, revient et entre à la Congrégation le 28 juillet 1644.

Pendant les trois premières semaines, il travaille à la cuisine, mais il devient vite apparent à ses supérieurs qu'il est plus apte au secrétariat qu'à la cuisine. Ils lui proposent de devenir le secrétaire de Vincent. La situation est d'autant plus pressante que Vincent, faisant partie du Conseil des consciences depuis le milieu de l'année 1643, est surchargé. Peu après, la lettre circulaire aux supérieurs de la Congrégation de la Mission porte l'écriture de Ducournau. La première des lettres de Vincent à un confrère indiquant qu'elle a été écrite de la main de Ducournau est adressée à Jacques Chiroye, le 3 mai 1645.

Tel qu'il a déjà été mentionné, du 14 janvier au 7 juin 1649, Ducournau accompagne Vincent dans un voyage dans l'ouest de la France, qui incluait une audience avec la reine, une conversation tendue avec le cardinal Mazarin, des visites aux maisons de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité. À quelques reprises durant ce voyage, Vincent tombe malade. C'est vers la fin de la tournée, lors d'une autre visite à la cour, que la duchesse d'Aguillon envoie un carrosse à Vincent, qu'il appellera son « ignominie ».

En réalité, Ducournau devient le bras droit de Vincent à compter de ce moment-là. Il reçoit la correspondance, écrit des lettres que Vincent signe, et il les envoie. Vincent lui confie également de l'argent et lui demande de s'occuper de questions délicates. Servant souvent d'intermédiaire entre Vincent et Louise de Marillac, il transmet leurs messages. Lorsqu'en 1660 il devient évident que Vincent approche de la mort, les confrères et d'autres commencent à écrire directement à son secrétaire. Lorsque Vincent meurt, Ducournau est à ses côtés, comme il l'a été pendant des années.

Ducournau servira jusqu'à la fin de sa vie comme secrétaire des successeurs de Vincent, les pères Alméras et Jolly, et comme archiviste pour la Congrégation.

Ses interventions pour préserver les conférences et lettres de Vincent

Au fil du temps, Ducournau devenait de plus en plus convaincu de l'importance du rôle de Vincent dans l'Église, de sa position comme fondateur et de sa sainteté. Conscient de servir auprès d'un saint, Ducournau se sentait la responsabilité de préserver les paroles de Vincent pour la postérité. De fait, Pierre Coste affirme que personne ne comprenait autant la sainteté et le génie de Vincent que Ducournau [8]. Ceci est illustré par une note qu'il écrit le 15 août 1657 [9], encourageant la préservation des conférences de Vincent aux prêtres et frères de la Mission. Comme on peut s'y attendre de la part d'un secrétaire aussi extraordinaire, cette note présente un schéma bien organisé des entretiens de Vincent. Il rappelle que « le meilleur héritage des pères est la bonne instruction qu'ils laissent aux enfants ». Puisque Vincent est le père commun des prêtres et frères de la Mission, soutient-il, il serait injuste que ses paroles ne soient pas transmises et partagées parmi ses enfants. Ducournau ajoute que les œuvres de Vincent semblent venir de Dieu et, par conséquent, ses enseignements doivent être « recueillis comme une manne du ciel » et conservés pour « les confrères absents et futurs qui souhaiteront un jour ardemment cette nourriture de l'âme ».

Répondant à l'objection que Vincent ne disait ordinairement que des choses communes, Ducournau souligne que beaucoup ont besoin d'être guidés pour des questions banales et que même les choses ordinaires, dites par Vincent, ont un pouvoir extraordinaire. Ses enseignements n'ont pas besoin d'être un traité pour devenir importants, car « pour la bonne nourriture des enfants, le lait de leur propre mère est le meilleur, et les tendres enseignements de leurs pères font plus d'impressions sur leurs esprits que ceux des précepteurs ».

Les membres de la Congrégation de la Mission savent que Vincent écrivait rarement ses enseignements et il décourageait même ses missionnaires de publier des livres car ils seraient détournés de leur travail ; Ducournau réalise donc que Vincent désapprouverait la transcription de ses paroles. En conséquence, il doit agir discrètement dans ce projet. Il suggère que deux prêtres ou plus soient assignés à se rappeler du contenu des conférences de Vincent. Ces hommes se rencontreraient plus tard et composeraient un document basé sur ce qui a été dit, ou idéalement, une personne de pensée rapide recueillerait sur le vif les paroles de Vincent. Malgré son horaire déjà chargé comme secrétaire de Vincent, Ducournau

---

[8] Coste, *op. cit.*, 118.

[9] SV XII, 445.

finissait par entreprendre lui-même la tâche qu'il suggérait, et il consacrait son temps libre à ce projet, compilant trois larges volumes des conférences de Vincent[10].

Ducournau intervient encore en 1658, lorsqu'il aide à préserver des copies de deux lettres datées de 1607 et 1608, dans lesquelles Vincent décrit sa captivité en Tunisie. Un vieil ami de Vincent, le chanoine de Saint-Martin, redécouvre les lettres et envoie des copies à Vincent, pensant qu'il serait heureux de les recevoir. Vincent détruit immédiatement les copies, et il aurait fait de même avec les originaux si Ducournau n'avait secrètement avisé Saint-Martin de préserver ces récits extraordinaires. Dans une lettre à Saint-Martin, Ducournau s'émerveille du fait que Vincent n'ait jamais parlé à la Congrégation de ses aventures en Barbarie ni de son succès dans la conversion de ses ravisseurs et de son ministère auprès des chrétiens opprimés. En comparant l'œuvre de Vincent en Tunisie et l'alchimie à Alger, Ducournau estime que Vincent a eu plus de succès que ceux qui ont entrepris de changer la nature des métaux, car il a converti le mal en bien, le pécheur en juste, l'esclavage en liberté et l'enfer en paradis. Continuant l'analogie, il écrit : « [Vincent] a trouvé la pierre philosophale, car sa charité, enflammée d'un feu divin, convertissait tout en or pur... »[11].

Son caractère

Ducournau admirait Vincent, cela est incontestable. Ses pairs rappellent que par respect, il enlevait son chapeau en entendant prononcer son nom. Son talent littéraire l'amenait parfois à des présentations poétiques du caractère de Vincent, mais sa perception de la sainteté du fondateur demeurait pondérée. Il défendait l'humilité et les vertus pratiques de Vincent contre ceux dont l'idée de sainteté nécessitait des événements miraculeux. Il insistait sur le fait que Vincent n'annonçait peut-être pas de nouvelles vérités, mais que sa foi et ses œuvres étaient profondément enracinées dans l'Évangile, et son amour pour Dieu et le prochain portait des fruits abondants. Ducournau répondait fermement par écrit à ce qu'il ressentait comme étant des diffamations et attaques publiques des jansénistes.

Les récits de la vie et des œuvres de Ducournau révèlent son amour profond pour sa vocation de frère. Il réunit le zèle pour ses tâches de secrétaire à un amour intérieur de Dieu. Il parle de la grâce

---

[10] Les Filles de la Charité ont été les plus rapides à trouver un moyen de préserver les conférences de Vincent. Elles ont pris les moyens de recueillir ses conférences en 1634 puis continuellement à compter de 1640.

[11] SV VIII, 514.

rattachée à son office de frère, qu'il décrit comme une vie d'humilité et de service du Christ. Pour lui, les frères de la Mission sont dans une position préférentielle d'union à la vie du Christ. Il encourage les frères dans leur vocation, rappelant que leur état de vie, souvent considéré comme « le moindre de tous », est un sacrement auquel est attachée une grâce abondante, déguisée en quelque chose de petit. Il parle des vœux du frère comme d'un trésor, affirmant que chaque renouvellement des vœux d'un frère est aussi valable que la première fois qu'ils ont été prononcés, tout comme un péché est un péché autant de fois qu'il est répété.

Le désir de Ducournau d'embrasser une vie de service et d'imiter les vertus de Vincent est reconnu par ses pairs. Ils le voient comme un homme ajusté à la volonté de Dieu. Tout comme le fondateur, il est convaincu de l'importance de la mortification du corps et de l'esprit. En plus de jeûner et d'unir sa souffrance à celle de la Croix, il lutte pour éliminer de sa vie tout ce qui serait une distraction de sa mémoire, de sa pensée et de sa volonté. Malgré sa rigueur envers lui-même, il est affable avec ses frères. Il valorise la gentillesse, croyant qu'elle émane de la chaleur de l'amour de Dieu.

Sa dévotion au Saint-Sacrement est grande et il aspire au bonheur des premiers siècles de l'Église, où les fidèles recevaient chaque jour la communion. Sans la communion fréquente, qui n'était pas une pratique courante au XVIIe siècle en France, il considère son âme une terre aride sans eau. Être rempli de l'amour du Seigneur dans l'Eucharistie, affirme-t-il, produit la paix.

Son biographe, le frère Chollier, affirme que Ducournau comprend sa dépendance radicale à Dieu. Un jour, il partage avec un collègue sa joie de savoir que « Dieu est tout et que hors de Dieu tout n'est rien »[12]. Il poursuit en s'exclamant : « Ah ! qu'il fait bon de se perdre en Dieu ! ». Et il ajoute : « Mon dessein est de mettre toute mon obéissance, mon humilité, ma patience, ma résignation et toute ma vertu dans l'espérance en mon Dieu ». Il exprime sa peur de lui déplaire, mais il fait de cette peur un stimulant pour aimer.

En plus de la gentillesse de Ducournau, d'autres qualités émanent de son amour de Dieu. L'amour du silence est un trait souligné par ses pairs. Cela ajoute à son éloquence naturelle, puisqu'il comprend la valeur du langage et exprime clairement sa foi. En plus de l'aider à écouter la voix de Dieu, son amour du silence le sert comme secrétaire, car on lui fait confiance pour les affaires privées.

Ducournau est aussi un lecteur avide de textes spirituels. Afin de bien tirer profit d'une lecture spirituelle, il relit un livre jusqu'à ce

---

[12] *Notices sur les prêtres*, cit., 388.

qu'il ressente en avoir absorbé le contenu. Un jour, il console un collègue attristé de ce que sa lecture spirituelle entre par une oreille et ressorte par l'autre. Il lui confie que l'Esprit agit dans la mémoire, même si l'on ne pense pas avoir retenu grand chose, et il assure ce frère que d'élever son esprit et son cœur vers Dieu dans la lecture spirituelle fournit une nourriture pour l'âme, même lorsque nous semblons distraits.

Les livres sur les saints occupent une large place dans sa lecture spirituelle. Il célèbre leurs jours de fête et médite leurs écrits, essayant de les imiter comme des maîtres dans l'art de vivre et de mourir. Il prend des notes sur leur vie et garde une liste de leurs vertus dans son bureau afin de les incorporer dans sa propre vie.

Au premier rang de sa dévotion aux saints se situe sa relation avec Marie. Malgré son peu d'attirance pour la prière en commun, il apprend par cœur un certain nombre de prières en l'honneur de la Vierge Marie, dont il garde l'image collée sur son bureau. Il attribue son avancement dans la vertu, en particulier l'humilité et la chasteté, à son imitation de Marie, qu'il louange avec joie et enthousiasme.

Chollier raconte qu'à l'approche de sa mort, Ducournau n'a aucune anxiété et il se résigne à la volonté de Dieu. Il meurt le 3 janvier 1677, à l'âge de 66 ans. La réaction à cette nouvelle est éloquente. Ses frères de la Congrégation de même que les Filles de la Charité regrettent sa perte et plusieurs pleurent à l'annonce de sa mort. Le jour suivant l'inhumation, le père Jolly, Supérieur général, écrit concernant ce malheur pour la communauté. Il décrit Ducournau comme un homme de prière rempli de l'esprit de Dieu. Il énumère les vertus de Bertrand, en particulier son humilité et son obéissance. La mort de Ducournau, affirme Jolly, a été semblable à sa vie, « sa maladie s'étant passée dans une continuelle union à Dieu et à Notre-Seigneur crucifié ». Puis il ajoute : « Cette maison demeure tout embaumée de l'odeur de ses vertus, et en particulier de sa grande bonté et charité pour tout le monde »[13].

Dans sa vocation comme frère et secrétaire de Vincent de Paul, Ducournau n'a pas simplement vécu dans l'ombre du saint, mais il a acquis activement plusieurs de ses vertus. Un procureur du gouvernement avec qui collaborait Ducournau le décrit comme « un rayon de ce grand homme » que Bertrand admirait tant et qu'il a servi fidèlement[14].

Traduction : François Joseph Brillet, C.M.

---

[13] *Notices sur les prêtres*, cit., 448.
[14] *Notices sur les prêtres*, cit., 438.